

# JOURNAL

Gilles Bourdeau  
18-31 juillet 2004  
Valleyfield

## I. Point du jour

commencer recommencer  
souvent si souvent

maison que la mort visite  
le deuil laisse aller les objets les plus chers

sandales de papier aux pieds  
goutte d'eau dans le vin

\*

sur le banc d'un parc  
à dormir la pensée s'éveille  
avec le bruit d'une lame

le sang apparaît vite  
sur la poitrine ouverte  
la main défaite

\*

détache les noeuds du ventre  
la corne sur les épaules  
tombent les tabliers les manteaux

la route se fait corps nu  
la faiblesse de chaque instant  
colle à la peau comme une morsure

\*

le poète tire son enfance  
comme un petit paquebot de bois  
sur la mer d'un plancher verni

\*

partager avec les deux cyprès du jardin  
deux côtés de mon coeur  
un nom du dehors *lumière*  
un nom du dedans *compassion*

ils nous éclairent nous aiment  
qu'ils ne ménagent pas l'ombre  
et n'effraient pas la clarté

\*

poussent les tilleuls parfumés  
dans la cour du baptême  
une litanie du rappel  
un hymne du futur

deux grands yeux plongent  
leurs profondeurs dans un horizon  
où les nuages espacés  
blessent le ciel

\*

les tourterelles réveillent les matins  
les cloches du monastère éveillent les humains

avec leurs chants les fossoyeurs ont enseveli  
les morts partis au début du chemin avant l'âge

mais si près et si tôt  
ils ont couvert de terre et de roches  
les portes en paille des limbes  
paravent blessé du paradis

\*

par-dessus l'épaule  
couverte d'un châle noir  
écran et mouchoir

on voit des morts  
qu'on ne peut couvrir  
même de pleurs

ils ont tout donné  
tant de massacres  
et du sang à boire

\*

un voile de frêles nuages jette  
sur les épaules des marcheurs  
une fraîcheur pâle un frisson inattendu  
perle ouverte sac sur l'épaule

personne ne prévoyait  
une lumière si muette

\*

le soleil ne chevauche pas encore le dos de la colline  
qu'un passant aperçoit la porte  
de la solitude et force d'ouvrir

la fumée n'est pas messagère  
le parfum du pain avertit  
qu'il y a du feu une table

\*

si nous n'avons plus de paroles  
j'aimerais que nous trouvions  
quelques mots à écrire  
sur une feuille blanche

quand la violence cessera  
et que nous regarderons  
si nous sommes toujours là  
ils parleront tout seuls

\*

comme si quelqu'un allait dépérir  
j'ai repris la route sur mes mains  
avec des stigmates de feu  
qui me brûlent

\*

vaut mieux deux fardeaux qu'un  
quand chaque épaule a son poids  
le corps garde équilibre

et marche droit

le seuil des matins  
trouve des fagots bien ficelés  
près de la maison

\*

le délire l'orage  
dérivent en canot  
en quête d'un récif  
où se briser

\*

je te laisse une feuille  
encore blanche où tu peux tracer  
un sentier près de la rivière  
et d'autres en montagne

et si tes yeux à l'horizon  
ne voient rien qui se dise  
abandonne le silence blanc  
sur le dos d'un aigle

la main qui touche mon coeur  
me promet une barque d'espérance

\*

manquent au voyage  
et jusqu'à la fin  
tous ceux qui sont partis  
et déjà rendus

peut-être les rejoindrons-nous

le savent ceux qui sont plus loin  
que la caravane du matin

\*

la tourterelle  
chante chaque matin  
plus fidèle que chacun de nous

qu'a-t-elle fait cette nuit  
la question se pose  
nous étions inattentifs

qu'avons-nous fait cette nuit  
mêler l'eau des pensées  
au vin des rêves

nous sommes là  
si peu fidèles au matin  
la tourterelle le sait

\*

tant de fleurs abandonnées  
de murs défraîchis  
de rideaux jaunis

la maison pêle-mêle  
pousse au milieu  
de feuilles trépassées

distracte la pluie  
s'éternise dans la baie  
qui frémit d'attendre  
le vent et l'orage

\*

nous sommes timides avec nos rêves  
de sanctuaires anciens de voies sacrées

chaque nuit pourtant une étoile touche  
de devenir tous les désirs éternels

un autre pas dans ton pas  
ne te lasse jamais

\*



## II. Suroît

parfums des gouttes de pluie sur l'eau  
vent dans la brise

le son du temps  
dans l'air pesant de midi

comme les odeurs d'un sol labouré  
le coeur à un pas de l'essentiel

\*

passe un nuage  
qui voile un visage

passe une barque  
qui fait une vague

reflet lumière  
courent dans l'eau

transparence obscurité  
changent de place

\*

des odeurs de vieilles planches  
assoupies près d'une galerie

du miel entre les vapeurs de la baie  
et les gazouillis des hirondelles

\*

je ne sais pas qui sonne les heures  
celle de midi tombe immobile  
entre les cris des enfants  
qui pêchent près des rives

il est bien tôt pour amener la voile  
et traîner de l'aile

et midi sonne  
il est trop tard pour retourner

et midi brûle  
les heures qui restent pour arriver

il est bien tôt pour ramener la voile  
et traîner de l'aile

les saltimbanques jouent sous les chapiteaux  
avant de les démonter

jeu du jeu

les lions ont faim  
têtes hautes les girafes se plaignent  
des soleils

que de midi

les échassiers enjambent  
les murets de paille  
s'engouffrent dans la lumière  
du demi-jour

les cigales occupent le ciel  
purchassent le temps

\*

l'ange s'endort s'évanouit  
sur l'épaule du patriarche

le violon tombe de ses bras  
l'enfant chute de ses mains

le son de la sève chante  
le fruit mûr ne résiste plus

\*

les vagues séparent les canetons  
qui se cherchent près des rives  
libres de perdre leur route

un poisson qu'une hélice a tranché  
flotte renversé entre les herbes marines  
et les roches incendiées

un nénuphar habitué  
à la vague perpétuelle va et vient  
dans la chaleur accablante

\*

il n'y a pas de chant  
si la main sur la cithare  
ne le trouve et ne l'éveille

qui éprouve le souffle  
ne se lasse jamais  
de toucher son coeur

\*

la distance à une voile de soie  
d'une main effleurée  
d'un regard touché

rien n'est plus proche que le vent  
qui traverse la présence  
incendie terre et ciel

\*

et l'essaim se tient entre les arbres  
dans les fiançailles de leurs ombres

et mille pensées fébriles s'enlacent  
dansent inlassables dans nos coeurs

\*

avant que midi n'accable  
l'arbre parle avec le soleil  
de l'ombre

et la lumière répond paisible  
dans un rayon de soleil  
entre les branches

et la fleur coupée a soif  
d'eau de lumière aussi

\*

la ville mon Dieu si calme  
qui s'habitue aux nuages  
aux mouches aux hirondelles

les moineaux s'affairent au nid  
tandis que les oeufs oppressent  
les ventres retardataires

il y a des branches apaisées  
des fleurs disponibles  
le vent les remue comme des mains  
évanouies

un bel après-midi  
de fleurs et de guitare  
une étrange brise  
refuse de mourir  
sur l'écume des vagues

une demi-lune opale  
occupe une frange d'horizon  
les cloches sonnent

une mariée toute blanche  
sort de l'église  
un regard aussi pur  
qu'un coin de ciel bleu

\*

et le vent tombe  
comme tombe la pomme  
de l'arbre

entre les herbes trop vertes  
elle parfume des narines  
et les envoûte

et le vent tombe  
comme tombe la vague  
sur la rive

sur les sables humides  
expirent des odeurs marines  
sous des traces de pas

et le vent tombe  
comme tombe l'araignée  
sur sa toile

entre de grands vides  
coule une salive chagrine  
qui construit son salut

et le vent tombe  
comme tombe le son  
de la cloche

sur les visages priants  
s'élève une prière divine  
souffle d'or et d'esprit

\*

lentement  
l'été se consacre  
à jaunir les feuilles  
bénir les fruits

les araignées  
montent de grandes toiles  
ajourées que le vent traverse  
sans emporter les champs  
et les arbres

la mer  
comme la brise  
ne cesse d'être houle  
qui soulève tout  
et se brise

si vite  
il ne reste de la saison  
que le cri d'une cigale  
s'effritant dans l'air  
le gazon brûlé

\*

pour un court instant  
ta fièvre me transperce  
je suis devenu fou  
comme un aigle captif

\*

je viens porter une grande lettre  
couverte de petits mots  
un sac immense sur le dos bourré  
de mages et d'étoiles

je t'ai écrit des phrases courtes  
avec un coeur long  
parce que la vie s'explique peu  
prend tout son temps

j'ai osé signer mon nom au complet  
ce n'est pas une bavure  
plutôt un moment d'audace et de foi  
une saison sans rature

*vivre n'arrête jamais  
ce que nous savons est tout petit  
même pas un carré de sucre  
dans notre main*

*la fin apparaît anxieuse  
des couches épaisses de songes  
une vision proche lointaine  
un voile entre les choses*

\*

quand l'orage se tait  
un essaim d'oiseaux loge aux cimes  
des arbres buvant l'eau  
des feuilles pour ne plus tarir  
les marres de boue

\*



### III. Crépuscule

bien avant la noirceur  
tu as allumé pour moi  
toutes les lampes  
de la maison

pour aider la clarté  
à ne pas s'aveugler  
quand elle guide  
jusque chez moi

je veux te dire merci  
ne veux rien éteindre  
j'ai toujours le goût  
du souvenir

\*

des visages qui ne ressemblent pas à leur voix  
s'occupent des survivants  
des chaussures usées  
des pieds blessés

on ne sait plus si le soir montre un autre lieu  
le ciel est tellement pur sans frontière  
les étoiles s'ajustent toujours seules  
dans la voûte qu'éclabousse la nuit

\*

les pèlerins sont vêtus d'une cape bleue  
avec des trous noirs des secrets jaunes

\*

de très loin culbutent des étoiles  
aux mains gercées

comme des héros  
calcinés par des défaites de paix

\*

tout arrive avant les ténèbres  
jusqu'à la mort qui laisse son bâton  
pour se tourner de côté

\*

un train lourd sur les rails  
fait trembler les feuilles de l'arbre

des goélands se battent crient  
font frissonner mon corps

qu'ont-ils atteint en moi  
qui s'émeut jusqu'à l'angoisse

\*

les morts ont pris du retard  
et ne veulent jamais dormir

la terre restera inoubliable  
le coeur inconsolable

\*

les branches s'apaisent  
le vent s'effrite

la brise s'empare du jardin  
sans faire de bruit

remue les pétales des roses  
les feuilles de l'arbrisseau

\*

les hommes ferment la porte  
sur les moissons de la journée  
s'assoient près des voyages de foin

le soir est bien avancé  
pour apercevoir la brume des champs

le cœur n'a pas soif de dormir  
mais de tout revoir et repenser  
sans faire d'autres efforts  
ni se remettre à suer

la fraîcheur étoile les visages  
comme une main de lumière  
baptise lave la folie  
et la poussière des jeux

\*

le soir met devant ma porte  
le bruit des pierres  
le froissement des ailes  
le vol des parfums

le soir met devant ma porte  
le reflet du soleil  
l'ombre des tilleuls  
le décès du jour

\*

le soleil s'est effacé  
il n'y a plus de vent

une fraîcheur calme  
apeure les ténèbres

veille tout le coeur  
pénétré de silence

\*

à chaque nuit  
un coeur blessé  
rougit un drap blanc

à chaque nuit  
un coeur pressé  
se signe de sang

\*

la lampe allumée  
brûle la joue rapprochée  
du veilleur

\*

derrière les ténèbres  
se tient le mur océanique  
qui garde le coffre fermé  
des souvenirs

\*

comme une porte que la bourrasque  
claque les pas à la course effacent  
peu à peu les champs les collines

devant soi reste le lieu qui est là  
axe du monde enracinement de soi

\*

nous pleurons et nous pleurons  
mais pour qui

*pourquoi* s'est dissipé impossible  
oraison

nous pleurons et nous pleurons  
nos dauphins

\*

tout taire tout fermer  
comme s'il n'y avait  
avec moi que la nuit

cela n'est jamais vrai  
puisqu'il y a ces rêves  
où dansent des somnambules

tout dire tout entrouvrir  
comme s'il n'y avait  
avec moi que la vie

\*

la peur est apprise aux enfants  
avec les malheurs des innocents

les étoiles noires sont grandes  
pour des yeux aussi petits

\*

jusqu'à la hauteur des genoux de cire  
un mur de ciment

les mensonges courbés dépolis s'effacent  
sur ce rude cahier

*tant aimer* dit vrai on le rhabille  
avec des ombres de joie  
de la dentelle dépareillée

\*

les innocents ont déjà égaré la nuit  
dans leurs voix éteintes  
comme des lampes qu'on a soufflées  
pour s'épargner d'un feu

terribles sont les plaintes aux bois  
quelqu'un n'est pas mort  
s'entend entre les feuilles émues  
une litanie de noms d'adieux

\*

*quel feu brûlera le feu de nos coeurs*  
chantent les anges dans la fournaise

les cendres tombent sur les braises  
comme une pluie de vers luisants

\*

et ce fut vrai  
la lune bleue apparut  
dans une nuée d'orages  
un feu de tonnerres

\*

## IV. Parfois minuit

c'est à cette heure  
où j'ai mal que tu ne parles pas

les cigales ont tout rangé  
la chaleur le soir le chant

il n'y a plus que du silence  
l'ombre mange de l'ombre

le mur de la nuit est si haut  
pas d'échelle pour le sauter

\*

il n'y a qu'un mot  
pour couvrir tous les hivers

je le cherche toujours  
pendant que je grelotte  
avec toute la terre

nous sommes sans berceau  
même quand la nuit dort  
près des nids

\*



à bout de temps et d'assaut  
les prières demandent exaucement

les cris allument une lampe  
plient les draps

pourquoi tant de coeurs trahis  
d'âmes vendues

la nuit enferme les questions  
dans la rosée sur l'herbe

\*

maintenant  
être une oie blanche sans nid  
qui ne compte plus les voyages

avec au front un oeil  
une porte sans maison

une route d'air de terre de mer  
oublieuse des stations  
des débuts de la fin

être une prière  
privée de demandes et de détails  
qu'un amour de l'Amour  
émouvant fluide

être un oiseau de feu  
habité par les vents

\*

pour avoir malmené tant de peine  
le mouchoir n'est pas bien grand

le drap gris étreint le linceul  
pure misère qui se blottit à deux bras  
contre la première tendresse

que de blessures invisibles  
apparaissent sous la peau  
de la nuit

il n'y a plus d'yeux pour voir  
où se trouvent les douleurs  
et le baume

\*

quand tu me juges  
dépose un grain de blé  
sur la margelle  
que je vois ta bonté

\*

peut-être  
devenir une fleur  
un arbre un reflet de lune  
un jardin

et puis  
presque rien  
une luciole un éclair  
du feu dans la nuit  
une braise éteinte

et encore  
les ailes battantes des canards  
effrayés par un désordre nocturne  
qui rasant le lac et piquent  
dans le vide

l'heure est passée  
le temps n'est que donné  
à peine un cri de chouette  
dans une nuit  
sans miroir

\*

si tard  
avec autant d'images  
poussiéreuses comme un grenier

que montrent-elles vraiment  
à la noirceur je ne vois rien  
je ne quêterai pas une lampe

le mirage de minuit est dur  
comme une cornaline

si tard  
avec une image délavée  
des traits barbouillés  
des couleurs fondues

si tard  
et autant d'images invisibles

et tout à coup  
commencer de s'endormir  
sous la nappe orange  
de la lune bleue

le bras allongé  
la tête sur l'épaule  
tel un pétale de lys  
alourdi par le parfum intense  
se détache et tombe sur le marbre

vacille plus que la rupture  
la beauté du temps

\*

pourquoi tant de vie  
la fleur l'abeille se regardent  
avec frénésie

du miel au parfum  
la question est sans réponse

tant de vie pourquoi

\*

et j'allume des mots  
au milieu de la nuit

d'autres des chandelles

je les dis avec ferveur  
sinon je chancelle

la nuit ils ruissellent

\*

tant d'amour perdu  
l'effroi revient  
de voir naître le matin

tant d'amour cherché  
l'espoir s'attache  
au chant au jasmin

\*

## V. Après tout...

mordre la main qui humilie

\*

sur nos yeux des larmes  
l'huile dans nos coeurs

qui n'a pas voulu mourir  
sous le poids du destin

sur nos lèvres de la foi  
la paix dans nos mains

\*

un grain d'encens  
embaume la maison

un papillon  
éveille le jardin

\*

ces mots indigents ne bougent pas  
éventails sans vie sur la table

parce que la main est distraite  
ou ailleurs sur des lèvres muettes.

\*

## **HEURES**

**I. Point du jour**

**II. Suroît**

**III. Crépuscule**

**IV. Parfois minuit**

**V. Après tout...**

\*

***«Où je crée, je suis vrai.»***

***Rainer Maria Rilke***